



Gilles Archambault

UNE SUPRÊME DISCRÉTION

roman

BORÉAL
COMPACT

*Il est assez rare de
rencontrer un auteur
qui aille avec cette
sincérité jusqu'au
bout de son choix.*
Michèle Mailhot
Châtelaine

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

UNE SUPRÊME
DISCRÉTION

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

ROMANS

À voix basse
Les Choses d'un jour
Courir à sa perte
De l'autre côté du pont
La Fleur aux dents
La Fuite immobile
Les Maladresses du cœur
Nous étions jeunes encore
Parlons de moi
Les Pins parasols
Les Rives prochaines
Le Tendre Matin
Un homme plein d'enfance
La Vie à trois
Le Voyageur distrait

NOUVELLES

Comme une panthère noire
De si douces dérives
Enfances lointaines
L'Obsédante Obèse et autres agressions
L'Ombre légère
Stupeurs et autres écrits
Tu ne me dis jamais que je suis belle

RÉCIT

Un après-midi de septembre

CHRONIQUES

Chroniques matinales
Dernières Chroniques matinales
Nouvelles Chroniques matinales
Les Plaisirs de la mélancolie
Le Regard oblique

Gilles Archambault

UNE SUPRÊME DISCRÉTION

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Donna Shvil, *Glass House : Expanding Silence* (détail),
Galerie de Bellefeuille.

© Les Éditions du Boréal 2009
Dépôt légal : 4^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Archambault, Gilles, 1933-

Une suprême discrétion

(Boréal compact ; 203)

Éd. originale : Montréal, Cercle du livre de France, 1963.

Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Nouvelle-France.

ISBN 978-2-7646-0675-9

I. Titre.

PS8501.R35S9 2009 C843'.54 C2009-941458-9

PS9501.R35S9 2009

Charles s'est dit : « On n'a pas le droit d'être père, quand on a sur l'avenir du monde, sur la vie, un sentiment trop désespéré que nulle foi ne compense. »

JACQUES CHARDONNE, *Vivre à Madère*

CHAPITRE PREMIER

— Attendez, attendez un tout petit instant ! Je pense que je vais aussi prendre le Malraux.

La cliente portait une jaquette de vison et avait d'emblée l'assurance que cette fourrure confère. Un sourire aux lèvres, Marthe se dirigea vers le rayon des reliures, poussa la porte à glissière, en ressortit le volume qu'elle venait à peine de ranger.

— J'emporte les bouquins. Ils ne sont, ma foi, pas si encombrants ! Je fais le chèque pour combien ?

— Dix-huit vingt-cinq.

Marthe allait introduire les livres dans une pochette lorsqu'elle se sentit soudainement très faible. Comme elle s'arrêtait, la dame voulut rappeler qu'elle n'avait pas de temps à perdre. S'apercevant toutefois de la pâleur du visage de Marthe, elle fit taire son mouvement d'impatience, et toute prévenances :

— Ça ne va pas ?

— Une simple faiblesse probablement.

— Vous travaillez trop ! Il faut vous reposer.

— Merci madame. Je m'excuse de m'être donnée en spectacle.

— Il n'y a pas de quoi. Mais surveillez-vous ! Vous êtes toute pâle ! À bientôt !

Considérant sans doute qu'elle s'était acquittée de son devoir, la cliente se dirigea à petits pas pressés vers la sortie. La porte se referma bruyamment. Marthe n'entendit plus que les voix qui lui parvenaient de l'arrière de la librairie. M. Clermont, le gérant, y vérifiait une commande en compagnie d'un jeune commis du nom de Claude Lartigues. Le murmure monotone de la conversation ne l'empêchait pas de songer à André qui passerait la prendre dans une heure environ. Souvent, l'après-midi, ils allaient boire un café au restaurant voisin. Jamais elle n'avait ressenti à ce point le besoin de le rencontrer.

Pour la centième fois peut-être, elle relut le titre du livre dont on avait disposé plusieurs exemplaires dans la vitrine, à l'occasion d'un prix que son auteur venait de remporter. Son regard se portait parfois ailleurs, vers les classiques Hatier, vers l'étalage des revues de mode, mais finissait toujours par se buter à ce nom d'auteur, à ce titre, à cet éditeur.

* * *

Un jour de janvier, cinq ans auparavant, Marthe s'était présentée à la librairie *Sur Les Quais*, en réponse à une annonce parue dans *Le Devoir*. À M. Clermont qui venait de congédier un commis pour insubordination, elle était aussitôt apparue comme une envoyée du ciel. Sa distinc-

tion, sa modestie, la correction de son langage avaient séduit M. Clermont qui l'avait retenue au bout de dix minutes de conversation. Il n'avait porté attention ni aux titres universitaires qu'elle possédait ni à l'expérience qu'elle n'avait pas. Jamais employée ne lui avait donné tant de satisfaction. Si mal rémunérée qu'elle fût, elle s'était montrée digne de sa confiance.

On savait peu de choses sur Marthe à la librairie.

Elle ne dévoilait jamais rien de sa vie privée, de ses antécédents. Certains jours, il semblait qu'elle allait faire des confidences, mais toujours elle savait s'arrêter. Sa conversation était faite de généralités, de notes impersonnelles. Impossible de mettre le doigt sur un drame intime ou simplement de savoir de quel milieu elle venait. À peine si l'on pouvait dire qu'elle avait vécu trois années à Paris, après la guerre. Ce détail, elle l'avait révélé, un peu malgré elle, en donnant un renseignement à un client. Comme au premier jour, elle était un mystère.

De l'homme bien mis qui venait la rencontrer à la porte de la librairie — jamais à l'intérieur — on ignorait tout, sauf qu'il était inapprochable. Cela ne surprenait pas. Était-il possible de s'imaginer Marthe au bras d'un homme aux habitudes moins bizarres ? Elle avait veillé à ce qu'on ne s'étonnât de rien. Même pendant les temps froids de l'hiver, il faisait les cent pas sur le trottoir, qu'elle fût ou non capable de le rejoindre sans délai. Lartigues prétendait, en riant, qu'effroyablement timide, André avait peur de la mine rébarbative de M. Clermont.

Plus vieille, moins jolie, Marthe eût été ridiculisée. On

ne provoque pas les gens impunément. Mais on ne songeait même pas à la taquiner tant elle se montrait gentille, réservée. Ses yeux calmes et doux, son nez un peu long peut-être mais étroit, ses lèvres délicatement sensuelles, son port de tête noble, tout en elle détournait de l'envie qu'on aurait pu avoir de se moquer de son comportement.

M. Clermont respectait la délicatesse, la fragilité de son employée, la cultivait même. Lui transmettait-il une demande que sa requête empruntait le ton d'une supplique. Quant aux erreurs qu'elle pouvait commettre, il trouvait mille raisons pour l'en excuser. Veuf depuis cinq ans, il aurait aimé s'approcher davantage de Marthe. Bien qu'il eût atteint depuis peu la cinquantaine, il n'avait pas repoussé l'idée qu'un jour peut-être elle consentirait à accepter son amitié ou mieux son amour. Les différences d'âge ou de goûts lui paraissaient des barrières plus ou moins insurmontables selon l'humeur du moment. Il l'adorait en secret, n'avancant jamais une opinion qui risquât d'être en contradiction avec ce qu'elle pouvait penser. La crainte de la blesser ne le quittait pour ainsi dire jamais. Il affirmait qu'il était important de ne pas troubler le sommeil des gens, qu'il ne fallait bousculer personne. Il n'avait pourtant pas de ces scrupules lorsqu'il s'adressait à Lartiges. Marthe savait bien que ce traitement de faveur, elle le devait au magnétisme qu'elle exerçait sur lui. Il la regardait rarement en face, et jamais pour longtemps. Deux ou trois fois depuis l'arrivée de Marthe à la librairie, il lui avait touché l'épaule pour attirer son attention. Son visage en était devenu cramoisi. Pendant les instants qui suivaient ses

audaces, il se montrait d'une gentillesse exagérée, voulant se faire pardonner son indignité, son extrême témérité.

Marthe travaillait dans un climat de gentillesse, de douceur, qui l'irritait parfois — pourquoi M. Clermont ne la traitait-il pas sur le même pied que Lartigues, qu'il poursuivait de ses observations ? Tout compte fait cependant, les attentions de M. Clermont lui étaient agréables. Elle aimait vivre hors de l'agitation du monde, dans ce trou somme toute assez peu fréquenté. Protégée des contacts ordinaires de la vie, elle se sentait plus disponible pour André, à qui elle était redevable de ses instants de bonheur véritable.

* * *

Elle avait rencontré André à une réunion chez des amis. On lui avait souvent parlé de lui comme d'un être d'exception, assez joli garçon et complètement sauvage. À la blague, quelqu'un avait même avancé que son comportement singulier conviendrait à Marthe, dont les inclinations étaient parfois si imprévisibles. Fils d'un riche importateur de café et d'épices, il s'occupait fort distraitement de l'entreprise paternelle, n'apportant à cette affaire aucune sorte d'enthousiasme. Lorsqu'il se rendait chez ces gens, il parlait avec détachement et mépris des choses du commerce, comme s'il tenait ces préoccupations pour puériles. Passionné de littérature et de jazz, il possédait une discothèque surprenante. Quant à sa bibliothèque, elle contenait

plusieurs ouvrages fort rares d'auteurs libertins du XVIII^e siècle. Il s'habillait chez les tailleurs à la mode, mais savait donner à sa tenue la négligence qu'il fallait, qui le distinguait en tout cas de la correction vestimentaire des hommes d'affaires qu'il rencontrait.

Marthe avait tout de suite voulu pénétrer dans l'intimité de cet être étrange. Elle qui sortait d'une longue période de solitude — une interminable et chaste liaison qui avait mal tourné l'avait éloignée de l'amour — avait tout fait pour lui être présentée.

Au début, elle avait été gênée par la froideur de son attitude, son insociabilité flagrante, ses sautes d'humeur, son pessimisme. Il discutait avec brio des publications récentes, des travers sociaux, savait se moquer magnifiquement des usages du monde, mais son regard marquait trop de distance. Il semblait ne s'adresser à personne lorsqu'il parlait, écoutait mal, sans dissimuler parfois un certain agacement. Marthe crut longtemps qu'il ne la voyait pas, qu'elle n'avait aucune importance à ses yeux, que ses propos l'ennuyaient.

Ce ne fut qu'à la cinquième rencontre qu'André sembla la distinguer des autres invités. Elle avait à ce moment presque renoncé à percer l'indifférence de son regard. Le prétexte, ce fut une pièce de Marivaux que l'on jouait à Montréal à l'époque. Il lui demanda si les dialogues trop littéraires ne l'ennuyaient pas. Surprise, nerveuse aussi, elle répondit à sa façon, c'est-à-dire maladroitement, en pontifiant, comme une institutrice que des lectures trop récentes éblouissent encore. Il avait été pris d'un intérêt inaccou-

tumé pour ce qu'elle disait : à la vérité, il la trouvait amusante à cause surtout du ton de sa voix et du pli volontaire qu'épousaient ses lèvres. Si grande était la séduction qu'elle exerçait sur lui qu'il répondit tout de travers à une question pourtant simple que lui posa une voisine. L'amie, chez qui avait lieu la réunion, s'était bien amusée. « Enfin, notre petit André devient sociable », avait-elle proclamé, pendant que Marthe, bien consciente de sa victoire, tentait de convaincre André que le XVIII^e siècle l'intéressait plus par ses romanciers que par ses dramaturges. Il retrouva vite son flegme, mais oublia de ridiculiser quelque chose ou quelqu'un pendant quelques minutes. Ce qui, de sa part, était bien exceptionnel. Elle n'en demandait du reste pas davantage. Qu'elle soit parvenue à s'introduire au-delà de la carapace d'indifférence qu'il affichait était déjà une réussite.

Trois jours plus tard, il était allé à la librairie afin d'y faire l'acquisition d'un recueil de lettres de Flaubert, ne se rappelant pas qu'il s'était vanté de tout abhorrer de cet auteur, trop grossier selon lui. Il avait suffi d'un mot de Marthe pour qu'il lui suggérât de l'accompagner à un concert. Invitation qu'elle avait acceptée avec un empressement non dissimulé, même si elle devait plus tard avouer que la musique italienne lui semblait fort monotone.

* * *

Le petit étudiant aux cheveux roux qui avait tout à l'heure éternué bruyamment n'achèterait sûrement rien. Deux fois par semaine environ, il venait bouquiner à la librairie. Rarement, très rarement, il se permettait un modeste achat. Marthe aimait à le voir fureter dans les rayons ; cela lui rappelait son adolescence, la période des découvertes littéraires. Le jeune homme s'emparait des volumes, lisait de longs extraits dans les collections populaires dont les ouvrages étaient rognés. Elle s'était bien aperçue que des bouquins disparaissaient, qu'il pouvait aisément en glisser un ou deux dans la serviette de cuir brun qu'il traînait toujours avec lui. Malgré ses soupçons, elle ne l'avait jamais inquiété. Certains jours même, elle avait facilité son manège, feignant d'être occupée à quelque vérification. M. Clermont, toutefois, l'avait remarqué. Il n'hésiterait pas à alerter les agents s'il surprenait un voleur. Afin de décourager l'étudiant dans son entreprise, Marthe avait depuis peu décidé de l'épier.

Tout en mettant de l'ordre dans une pile de reproductions (comment trouver un autre moyen d'exercer une surveillance discrète ?), Marthe pensait à André, à ce qu'elle lui apprendrait. Quels chemins emprunterait-elle pour lui dire qu'elle était enceinte depuis trois mois ? qu'elle ne voulait pas se marier ? qu'elle avait l'intention de garder l'enfant ? Peut-être valait-il mieux retarder d'une semaine encore sa confession. Attendre qu'André ait surmonté la période sombre qu'il traversait à ce moment. Elle avait déjà raté plusieurs occasions de tout dévoiler, prenant prétexte de la fatigue qu'elle ressentait ou encore des moments

d'euphorie d'André qu'elle ne voulait pas troubler. Depuis deux semaines au moins, elle s'était juré de lui révéler la vérité lors d'une de ces brèves rencontres de l'après-midi. « J'éviterai ainsi les interrogations, les silences pénibles, son regard posé sur moi, son désarroi. » La confrontation serait pitoyable, mais devenait urgente.

Au cours de leurs conversations, il était parfois fait mention de la transmission de la vie. André avait sur ce chapitre des idées arrêtées. À vrai dire, le sujet le troublait si fort qu'il ne pouvait y songer calmement, y trouver matière à raisonnement. Il croyait qu'amour et procréation n'allaient qu'exceptionnellement de pair. Les relations sexuelles étaient un besoin physique, une aventure dans les régions mystérieuses de l'être, un rite ; les enfants qui en résultaient à l'occasion n'étaient qu'une étourderie de la nature.

Ne portant plus aucune attention au travail qu'elle accomplissait, encore moins au petit étudiant qu'elle devait surveiller, Marthe revit le geste qu'André avait eu, un soir où, discutant du sort des enfants miséreux de Chine et d'Afrique, il avait penché son verre, disant : « Tout cela est absurde. Si je bois ce cognac, je vais sentir en moi une chaleur revigorante. Si j'enfile plusieurs verres, je sais très bien qu'en peu de temps je vais devenir parfaitement ivre. Je peux ainsi décider de demeurer sobre. Pourquoi n'en est-il pas ainsi de la vie que l'on donne ? La naissance de l'être humain est laissée au hasard, comme aboutissement d'un acte de pure jouissance. » Il avait eu dans le regard une lueur singulière qu'elle ne lui connaissait pas.

Comment oublier aussi qu'il lui avait maintes fois communiqué la gêne, l'embarras qu'il éprouvait à rencontrer une femme dont la grossesse était visible? Cet état lui paraissait disgracieux et inhumain.

Le soir de cette déclaration, André avait beaucoup bu et Marthe avait dû le raccompagner chez lui, conduire l'auto. Jamais il ne lui avait paru à ce point un être faible, désespéré, inconstant. En refermant péniblement la portière de l'auto, il lui avait confié son étonnement d'être encore vivant. Le suicide lui étant souvent apparu comme la seule solution acceptable. Aimait-il les enfants? Il promenait parfois une main distraite sur la tête de la fille de la concierge, lui disait quelques mots. Mais que pouvait-elle déduire de cela? Presque rien. Ces dernières semaines, elle lui avait posé des questions indirectes qui étaient demeurées sans réponse.

À quelques reprises au début de sa grossesse, et malgré son grand désir d'avoir un enfant, elle avait souhaité faire une fausse couche. Sans toutefois songer même faiblement à la possibilité d'un avortement. Mais bien vite elle s'était rendu compte qu'elle n'avait pas le choix : le seul moyen d'échapper à la solitude était de se rendre au terme de l'aventure.

Le matin, elle ressentait de fortes nausées. Aucun des médicaments prescrits par le médecin ne venait à bout de ses malaises. Dès son lever ses problèmes l'assaillaient. Rares par la suite étaient les moments où elle échappait aux interrogations. Lorsque, devant la glace de la salle de bains, elle remarquait que ses joues se gonflaient, que ses yeux

n'avaient plus aucun éclat, elle était parfois prise de panique. Que dirait André de la voir perdre sa féminité, la finesse de ses traits ? Lui qui avait banni de sa vie la laideur, les incongruités. Elle s'exagérait l'importance des transformations dont sa figure était l'objet, s'imaginait que l'on discernerait aussitôt par sa pâleur, sa lourdeur, l'état dans lequel elle se trouvait. Parfois, le soir avant de succomber au sommeil, elle se voyait en pensée le ventre déformé, la démarche lente, les seins lourds.

À la librairie, rien ne transpirait de tout cela. Elle n'avait pas modifié sa conduite. Et ses malaises, on les attribuait à sa santé trop fragile, au surmenage, au peu de distractions qu'elle s'accordait. Paternel, M. Clermont disait souvent qu'elle se couchait à une heure trop avancée, qu'on ne pouvait espérer être en bonne santé et dormir peu. S'il était rayonnant et gai, à son âge, c'était à cause de la vénération qu'il avait pour le sommeil. Ne pouvant avouer qu'elle voyait André trois fois par semaine, parfois davantage, qu'ils se quittaient à une heure tardive, Marthe répondait à la blague ou s'empressait de donner à la conversation une orientation différente. À vrai dire, elle ne réussissait, la plupart du temps, qu'à s'endormir à l'aube. Il lui arrivait même de ne pas dormir du tout lorsque, par exemple, André restait à coucher, malgré les voisins. De le voir se promener nu ou en pyjama dans l'appartement lui laissait l'impression d'être sa femme, de vivre en commun avec lui.

« Plus je m'approche de lui, plus je le sens contraint, sans enthousiasme devant la vie. Il se répand alors en remarques désabusées sur les hommes, leur appétit de

bonheur, leur soif d'amour. Il ne respecte rien, se rit de tout. Mais cette ironie, je le sais, est extrêmement fragile. Cet homme que j'aime est poursuivi par l'ombre de son père. Il a beau répéter son désintéressement des affaires, affirmer brillamment que la réussite paternelle dans ce domaine est bien suffisante pour le renom de sa famille, il n'en éprouve pas moins une certaine gêne. Il sait trop bien que jamais il ne pourra déloger l'autre. »

* * *

L'étudiant avait profité de l'inattention de Marthe pour introduire dans sa serviette deux essais portant sur la littérature contemporaine. Il sortait justement de la librairie lorsqu'elle s'aperçut de la disparition des volumes. Encore une fois le jeune homme aux cheveux roux avait exercé ses talents.

Un tout petit instant, elle voulut alerter M. Clermont, qui quittait à ce moment l'arrière de la librairie. Informé de l'identité du coupable, il pourrait, à sa prochaine visite, organiser une surveillance plus étroite. Puis elle se rappela les dispositions du gérant, son inflexibilité en tout ce qui touchait le vol ou le mensonge. Il n'hésiterait pas à mander un agent, à provoquer un esclandre. Cette punition parut à Marthe hors de proportion, et elle mit son mouvement premier au compte de son zèle instinctif.

— Avec ces gens, je vous jure, M^{lle} Ethier, qu'il faut être prudent !



Depuis son premier livre publié en 1963, Gilles Archambault n'a cessé de construire patiemment, fidèlement, à travers romans, recueils de nouvelles, chroniques et autres écrits, une œuvre de prose qui apparaît aujourd'hui comme l'une des plus indépendantes et des plus authentiquement personnelles de la littérature québécoise contemporaine.

203

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
 SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
 ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
 DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Pourquoi écrivez-vous ? Très souvent l'écrivain l'ignore. Pour ma part, j'ai toujours cru que je postais une lettre en espérant que quelqu'un, quelque part, serait prêt à la décacheter. Cette naïveté, acquise dès les débuts, ne m'a jamais quitté.

G. A.

Paru à l'origine en 1963, Une suprême discrétion est le premier livre de Gilles Archambault.